

R

LÉON PETIT,

9  
4

**MARIE-ANNE MANCINI**  
**duchesse de Bouillon**



ÉDITIONS DU CERF-VOLANT

LÉON PETIT

DU MÊME AUTEUR :

LETTRES ET VIE LITTÉRAIRE

**MARIE-ANNE MANCINI**  
**duchesse de Bouillon**

10505

16° Ln<sup>27</sup>  
89665

## DU MEME AUTEUR :

---

### HISTOIRE ET VIE LITTERAIRE

- **Une fête royale sous Louis XV Le Décintrement du Pont de Neuilly** (22 septembre 1772) - Documents inédits.  
*DUMAS*, Paris 1932.
- **La Fontaine et Saint-Evremond où la Tentation de l'Angleterre**, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. *PRIVAT*, Toulouse, 1953.
- **Montaigne à Rome et deux ambassadeurs amis**.  
*S.F.I.L.*, Poitiers, 1958.
- **La Fontaine à Châtellerault. L'énigme de la « maison d'ami »**.  
*P. OUDIN*, Poitiers, 1965.
- **Marie-Louise Pidoux et son cousin Jean de La Fontaine**.  
*LUSSAUD frères*, Fontenay-le-Comte, 1967.
- **Descartes et la princesse Elisabeth, roman d'amour vécu**.  
*A.-G. NIZET*, Paris 1969.

### EN PREPARATION :

- **La Fontaine à la rencontre de Dieu.**

### ECONOMIE ET FINANCE

- **Le Bilan dans les entreprises**.  
*Col. « Que sais-je ? »*, *P.U.F.*, Paris, 1970, 6<sup>e</sup> édition, 50<sup>e</sup> mille.

LÉON PETIT

**MARIE-ANNE MANCINI**

**duchesse de Bouillon**



ÉDITIONS DU CERF-VOLANT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
500 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN  
SURFIN DU VAL D'ISÈRE QUI  
CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE  
DONT VINGT EXEMPLAIRES HORS  
COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1 A 20



© Léon PETIT 1970



*A Monsieur René Jasinski, cette  
Vie de la duchesse de Bouillon dont  
un jour, pour ses travaux, il avait  
tant déploré l'absence.*

1. The first part of the paper  
is devoted to a general  
discussion of the problem  
of the existence of solutions  
of the system of equations  
in question. It is shown  
that under certain conditions  
the system has a unique  
solution.

## INTRODUCTION

*Au sortir d'une séance de la Chambre ardente créée par Louis XIV pour juger à l'Arsenal l'affaire des poisons, quelle est donc cette femme si curieusement décrite par Mme de Sévigné ? "Elle fut reçue, raconte l'épistolière, de tous ses amis, parents et amies, avec adoration, tant elle était jolie, naïve, naturelle, hardie, et d'un bon air, et d'un esprit tranquille". Ainsi nous est offerte l'image de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, la benjamine des nièces de Mazarin, qui, forte de son innocence, ou affectant de l'être, a quitté le tribunal après avoir durant des heures, d'un bout à l'autre de son interrogatoire, nargué ses juges et leur avoir tenu tête avec une audace qui les laissait pantois. Une ovation lui est faite par la troupe des siens, qui pour un peu, s'ils l'avaient osé, l'eussent portée en triomphe.*

*Admirablement faite et jolie de visage, d'humeur batailleuse avec de l'esprit à revendre et l'on ne sait*



quoi de primesautier qui fait passer sur l'outrance de ses paroles ou de ses actions, cette fille de l'Italie se trouvera entraînée dans le tourbillon de la vie de cour et la licence qui pour lors y fleurissait. D'où la moisson de ses prouesses galantes, l'une d'elles ayant eu pour effet de la rendre mère d'un enfant né des œuvres de son propre neveu ; d'où aussi la série de ses disgrâces et de ses bannissements. Et l'on vient de voir, tracé par Mme de Sévigné, le portrait saisi sur le vif de cette enjôleuse, avec les trésors d'indulgence et l'adulation qui l'environnaient. "La source des charmes est dans le sang Mazarin", dira à son propos Ninon de Lenclos dans une lettre à Saint-Evremond, imaginant que dans cet atavisme résidait à l'état latent le secret de sa puissance d'attraction.

Mais, outre ce procès retentissant de l'affaire des poisons, où la plume que l'on a dite, en montant en épingle l'insolence du sujet, a concouru à sa légende et rendu son souvenir immortel, il est aussi, revendiqués par l'histoire littéraire, deux autres titres fondamentaux qui s'attachent à son nom : celui d'avoir été la toute première des égéries de La Fontaine, sa fidélité lui demeurant acquise jusqu'à la fin, puis de s'être faite, contre Racine, l'animatrice de la cabale de Phèdre.

Voilà donc au total plus qu'il n'en faut pour qu'une femme qui peut se glorifier de ces actions d'éclat ne soit pas négligée des auteurs, dont nous croyons être, qui sentent en eux la vocation de venir au secours des

## INTRODUCTION

personnages du passé menacés comme celui-ci d'un injuste oubli.

Joint à ce qui sera dit dans ce volume de la famille des Bouillon et de celle, toute proche, des Vendôme, riches l'une et l'autre en créatures hors série, on fera voir de quelle façon la vie de Marie-Anne s'imbrique dans l'existence de ses sœurs, celles qui a tout le moins auront fait le plus de bruit dans le monde, à savoir : Olympe, qui, s'étant flattée par présomption de posséder les faveurs du prince, commettra mille imprudences, et plus tard, tenue pour criminelle, sera chassée de la cour pour aller mourir dans l'opprobre à l'étranger ; la seconde, Marie, qui réussira à ensorceler le jeune roi au point qu'il la voudra à toute force épouser ; la troisième enfin, Hortense, courant à travers l'Europe pour fuir un mari odieux, tombant outre-Manche dans les bras du souverain régnant, et qui, ayant tout perdu, mettra elle-même fin à ses jours. Du roman ? Non, de l'histoire, et de l'histoire vivante servie à chaud, où aura fait merveille le trait acéré de Saint-Simon, soit l'étalage sans concession des mœurs d'une société de laquelle il serait vain de croire que tout a été dit. Toile de fond en tout cas la mieux faite pour mettre en valeur, avec ses rayons et ses ombres, la figure exaltante de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, objet du livre que voici.



## PREMIÈRE PARTIE

---

HEURES DE GLOIRE ET VIE GALANTE

HARO SUR RACINE. THEMIS BAFOUEE

PREMIÈRE PARTIE

---

HEURES DE GLOIRE ET VIE CALANTE  
HARO SUR NACINE THEMIS BARDON



## I

### MAZARIN ET LE CLAN FAMILIAL

Marie-Anne Mancini, future duchesse de Bouillon, est de la race de ces Mazarin qui ont donné à la France un cardinal de grand renom, et dont Saint-Simon, s'interrogeant sur leur origine, dira : « On sait seulement qu'ils étaient de Sicile ; on les a crus des manants de la vallée de Mazzare qui avaient pris le nom de Mazarin comme on voit à Paris des gens qui se font appeler Champagne ou Bourguignon. » Imbu jusqu'à la moelle du préjugé de la naissance, le duc et pair de France qu'est l'auteur se plaît ici avec une joie féroce à souligner l'humilité de leur extraction.

Il ne faisait d'ailleurs ainsi dans sa boutade que de prendre à son compte la substance d'une mazarinade que l'on attribue à Scarron, encore que celui-ci plus tard la désavouera :

*De Mazare vient Mazarin,  
Des Canaries Canarin,  
Comme on dit le Manceau du Mans,  
Le Tourangeau de la Touraine,  
Basque, Champagne ou le Picard,  
Ou quelque autre nom d'autre part,  
Comme en usent en notre France  
Les faquins de basse naissance.*

Giulio Mazzarini, *alias* Jules Mazarin, naît le 14 juillet 1602 à Pescina dans les Abruzzes, de Pietro Mazzarini, originaire de Sicile, et d'une mère qui est romaine. Hormis ce fils, le couple aura donné le jour à un autre garçon, Michel, qui se fera dominicain, deviendra archevêque, puis sera fait cardinal, et sous la robe de pourpre vice-roi de Catalogne. Quatre filles en outre complètent cette postérité : l'une sera religieuse, les trois autres épousant, la première, Geronimo Martinozzi, la seconde, Lorenzo Mancini, la troisième, Pietro Antonio Muti.

Pour la formation de Jules, le grand homme de la tribu, sérieuses études à Rome, puis à l'université d'Alcala, en Espagne. Il était venu là en compagnie de Jérôme Colonna, fils du grand-connétable du royaume de Naples, dont Pietro Mazzarini se trouvait être, dans la ville pontificale, le « cameriere », autrement dit le majordome. Au cours des années qu'il passera dans la péninsule ibérique, Jules Mazarin apprendra la lan-

gue espagnole, sera mêlé à la société du pays, et faillira même épouser la fille d'un riche notaire de Madrid dont il s'était épris. Rentré à Rome dans les derniers jours de 1621, il y achèvera sa vie scolaire que couronnera le grade de docteur *in utroque jure*. Qu'allait-il faire dans la vie qui répondît le mieux à ses dons ? Pourquoi pas le métier des armes ? Une occasion surgit, où il pourra de ce côté-là donner sa mesure et faire voir ce qu'il vaut.

Il s'agit de l'affaire de la Valteline, ce nom désignant une vallée de l'Italie septentrionale au fond de laquelle coule l'Adda depuis sa source au col de Stelvio jusqu'à son embouchure sur le lac de Côme, couloir d'un intérêt majeur puisqu'il réunit les territoires de l'Espagne maîtresse du Milanais à ceux de l'Autriche par le Tyrol. La domination de la première s'est substituée à celle des Grisons protestants amis de la France. Situation critique à laquelle succédera provisoirement, pour la tranquillité de tous, une neutralisation du pays par les troupes du Saint-Père. Le pape Grégoire XV, pour les recruter, ne peut que s'adresser aux familles patriciennes de Rome, dont aux premiers rangs se trouvent les Colonna. Or, on a dit les attaches de Mazarin avec cette dynastie : il est admis d'office dans le régiment qu'elle est appelée à fournir, et placé, avec le grade de capitaine, à la tête d'une compagnie d'infanterie. Ainsi est-il devenu soldat, mais dans l'orbite de l'Eglise. En puissance, toute sa carrière est déjà là.



En Valteline, l'arrivée au pouvoir de Richelieu a pour conséquence l'occupation par l'armée française des forts qui la défendent. Une rupture avec l'Espagne va-t-elle s'ensuivre ? C'est ici que, pour la première fois, les qualités natives du capitaine Mazzarini, qui sont celles d'un négociateur ami de la paix, se révéleront. Par le traité de Monçon, du 5 mars 1626, dont il a été l'artisan, notre pays obtient le libre passage de la Valteline, l'habile homme ayant su apaiser, par des dispositions appropriées, toutes les parties belligérantes.



Dans les années suivantes, et toujours en Italie, va prendre naissance une autre affaire, où Mazarin, s'illustrera avec éclat, à savoir la succession du duché de Mantoue, fief de l'Empire, et qui sera l'objet d'une nouvelle querelle entre les nations. Le duc Vincent II, mort en 1627 sans enfants, avait choisi pour successeur Charles de Gonzague, duc de Nevers. Deux parties composent le territoire légué : le duché de Mantoue proprement dit, et le Montferrat, limitrophe de la Savoie, avec pour capitale la place forte de Casal, qui commande la vallée du Pô. Le fait que cet héritage soit tombé entre les mains d'un prince français mobilisera tout le monde contre nous. Il y va de notre honneur de ne point laisser sans riposte cette universelle conjuration.

Que l'on ne s'attende pas à trouver dans ces lignes

la relation par le menu de ce conflit historique : il suffit d'en énoncer les péripéties les plus saillantes. A citer de ce point de vue : le franchissement des Alpes en plein hiver par nos forces, mettant en déroute au pas de Suse les troupes savoyardes ; l'envoi en Italie pour nous combattre de Spinola, le meilleur général de l'Espagne, et de Collalto, chef de guerre délégué par l'Empire ; un brillant succès de nos armes : la prise de Pignerol, fort important verrou des Alpes ; la mise à sac de Mantoue par le Collalto ci-dessus nommé ; un armistice enfin de quarante jours, dont Mazarin, une fois encore, aura été le diligent ouvrier.

Car cet homme, durant des mois et des mois, s'est multiplié, se précipitant d'un pays à l'autre en bravant l'intempérie et les dangers de la route pour atteindre dans tous les camps les chefs responsables, et parlementer avec eux. Averti de la présence à Lyon de Richelieu, qui est sur le point de donner ordre aux troupes qu'il a rassemblées de traverser les monts pour secourir Casal investi par l'ennemi, Mazarin cherche à l'y joindre. L'entrevue a lieu le 28 janvier 1630, jour à marquer d'une croix comme étant celui de leur premier tête à tête. De son regard d'aigle, le cardinal a aussitôt discerné dans cet émissaire l'étendue de son intelligence, et surtout — chose étonnante chez un étranger — la claire vision qu'il possède des intérêts de la France, reconnaissant en lui « le plus beau génie — c'est son mot — qu'il eût jamais rencontré. »





Mais voici que la conjoncture européenne se retourne. La trêve rompue, les hostilités reprennent, et de nouveau, sous les murs de Casal, Espagnols, Impériaux, Français, se regroupent en vue d'un dernier affrontement. Le 26 octobre 1630, tout est prêt pour le combat, et déjà de divers côtés des coups sont tirés, quand soudain bondit entre les lignes, bride abattue, un cavalier qui agite au bout de son bras un crucifix en criant : « La paix, la paix ! » C'est Mazarin, portant sur lui, signé par toutes les nations en lutte, un traité qui fait immédiatement tomber les armes. On parlera longtemps de la « journée de Casal », où notre héros a fait étinceler son nom.

Sur cette prouesse extraordinaire, on serait tout prêt à suivre Michelet dans le ton épique qu'il a pris pour la décrire, si l'on ne s'apercevait à la fin que, sous l'empire de l'aversion qu'il nourrit contre Mazarin, c'est en fait pour se moquer. Par curiosité néanmoins, reproduisons le morceau : « Entre deux armées engagées, dans la première furie, sous une grêle de balles, ce jeune homme intrépide (mousquetaire avant d'être prêtre) se précipite, brave mille morts, pour arrêter l'effusion du sang. Tant de courage, d'humanité, de charité chrétienne... Tout à la fois la légende d'un saint et celle d'un héros de roman. » Mais voici qui, aussitôt

après, rompt l'illusion : « Telle fut la noble et charmante auréole sous laquelle fut bientôt présenté à notre Espagnole Anne le sauveur de l'armée d'Espagne. » Ce qui est dire que l'on aurait embelli à dessein, sinon travesti les choses. Nous qui n'avons aucune raison de nous joindre au parti pris de l'auteur de l'*Histoire de France* à l'endroit d'un ministre qu'il abhorre, pourquoi mettrions-nous en doute la vérité de son exploit ? A l'image de tant d'écrivains qui avant nous s'en firent l'écho, croyons plus raisonnable de lui en laisser le bénéfice moral, et toute la gloire.

Le 6 avril 1631, le traité de Cherasco marque la fin du conflit dont si longtemps Casal avait été l'objet. Charles de Gonzague est reconnu comme possesseur légitime du duché de Mantoue, et aussi de sa dépendance, le Montferrat. La paix de Turin, signée le 5 juillet 1632 entre la France et le Piémont, consacra cet état de choses, ratifiant au surplus pour notre pays ses droits sur Pignerol. Voilà ce à quoi aura contribué, par sa volonté pacificatrice, le futur cardinal Mazarin.



Richelieu, ambitionnant d'attacher à son char un auxiliaire si précieux, avait dès la fin de 1631 proposé au pape en sa faveur le poste de nonce pontifical à

Paris, ce qui ne se pouvait faire au profit d'un candidat qui ne fût pas d'Eglise. Cependant, petit à petit, l'intéressé s'approchera de cette condition, devenant en décembre 1632 chanoine du chapitre de Saint-Jean de Latran, puis de Sainte-Marie Majeure, ayant enfin reçu la première tonsure et portant désormais l'habit de son état. L'ancien capitaine de l'armée du Saint-Père est maintenant intégré dans la hiérarchie d'un ordre nouveau qui est la clé de son destin.

Au début de 1634, Urbain VIII nomme Mazarin vice-légat à Avignon, enclave de la papauté en territoire français. A l'été de la même année, on l'envoie à Paris en qualité de nonce extraordinaire pour tenter de résoudre la situation délicate de Gaston d'Orléans, marié à la sœur du duc de Lorraine contre le gré du roi et de son ministre, puis de mettre tout en œuvre pour empêcher l'entrée en guerre de la France contre l'Espagne. Mais il est des cas où les plus grands médiateurs du monde restent sans voix ; et le 19 mai 1635, l'inévitable éclatera. Revenu à Avignon, Mazarin va se morfondre dans une oisiveté pesante : il ne tardera pas à retourner à Rome d'où il ne cessera de correspondre avec Richelieu, nanti un jour par ce dernier du mandat de rechercher là-bas, pour l'ornement de son palais et de ses châteaux, des statues antiques et des tableaux de maître, s'en remettant au goût très sûr dont il le sait doué pour cette nature d'investigations. Il ne laisse pas de lui mander la considération qu'il s'est acquise auprès



du monarque et de lui-même en écrivant : « Le roi vous aime, et je serai toujours très aise de vous témoigner que je suis véritablement votre très affectionné à vous rendre service. »



Le 14 décembre 1639, Mazarin franchit enfin le Rubicon. A l'invitation de Louis XIII, il quitte son pays natal pour se mettre aux ordres de la France. Installé à Paris, il se voit décerner le titre officiel de « plénipotentiaire de Sa Majesté pour le congrès de la paix à Cologne. » Et les tentatives réitérées de Richelieu pour l'élever à la pourpre finiront par être récompensées. Le 15 décembre 1641, Mazarin figure sur la liste des treize cardinaux nommés par le pape. Il recevra la barette des mains du roi dans la cathédrale de Valence. Lorsque le 13 mai de l'année 1642, qui sera la dernière de la vie de Richelieu, celui-ci dictera à Narbonne son testament, le nouveau cardinal, qui l'y a suivi, en sera l'un des signataires, à la place du ministre dont le bras, couvert d'ulcères, est quasiment paralysé. Le 4 décembre, le moribond rendra son âme à Dieu.

Ce n'est que de très peu, on le sait, que Louis XIII lui aura survécu. Le 14 mai 1643, il le rejoignait dans la tombe. Avant de mourir, le souverain avait institué un conseil de régence, où Mazarin siégeait en qualité de premier ministre. Il le restera lorsque, à la date du

18 mai, le parlement ayant cassé le testament royal et reconnu la reine comme unique dépositaire de la puissance publique, celle-ci le confirmera dans sa mission.

Son habileté suprême consistera à gouverner la France en laissant à la régente l'illusion du pouvoir. « Je n'aurai jamais de volonté que celle de la reine, » avait-il écrit dans un billet qu'il lui adressait quelques jours après la mort du roi. Cette soumission apparente, toute de façade, sera la règle de sa vie. En fait, il exercera sur la souveraine un ascendant qui à aucun moment ne se démentira. Mme de Motteville, dame de compagnie d'Anne d'Autriche et sa confidente, a fort bien dépeint, dans ses *Mémoires*, le personnage en évoquant « sa manière douce et humble sous laquelle il cachait son ambition et ses desseins. » Son charme physique, de surcroît, fera le reste. « Il avait, dira Brienne, le teint vif et beau, les yeux pleins de feu, le nez grand, le front large et majestueux, les cheveux châtain et un peu crépus, la barbe plus noire et toujours relevée avec le fer, ce qui avait bonne grâce ; il avait grand soin de ses mains qui étaient belles. »

A sa liaison occulte avec la reine, beaucoup de ses contemporains ont cru, et maint auteur par la suite en aura aussi la conviction. La Palatine, cette Allemande qui sera la seconde épouse de Monsieur, frère de Louis XIV, célèbre à la cour par la singularité de ses manières et son franc-parler, n'hésitera pas, dans une lettre du 2 juillet 1722, à écrire : « La reine mère



était fort tranquille au sujet du cardinal Mazarin ; il n'était pas prêtre, ils pouvaient donc se marier. On en connaît maintenant toutes les circonstances, le chemin secret qu'il prenait toutes les nuits pour aller la trouver est encore au Palais-Royal. » Parmi les mille et une énigmes de l'histoire, qui sait si, un jour ou l'autre, celle-ci ne sera pas percée ?



Où en sont, à cette heure, les affaires de la France ? La guerre se poursuit sur tous les fronts. Turenne, en Allemagne, contient l'ennemi. Condé, en Artois et en Flandre, se bat avec succès contre les Espagnols. Mais parallèlement, les négociations touchant la paix n'en continuent pas moins. Au congrès de Munster en Westphalie, les plénipotentiaires de notre pays reçoivent de Mazarin un courrier incessant qui renferme ses instructions. Quant à sa situation personnelle, c'est avec un soin jaloux qu'il veille à la consolider, estimant qu'au rang où le sort l'a placé, les intérêts privés peuvent fort bien aller de pair avec l'intérêt public, et coexister. C'est ainsi que s'amoncelleront sur sa tête toutes sortes de charges, honneurs et dignités. Entre autres fonctions officielles, n'est-il pas intendant de la maison de la reine et responsable de l'éducation des enfants royaux ? Ce qu'il recevra à ce double titre du budget de la nation, s'ajoutant au fleuve de ses revenus aux

multiples sources, en particulier les gouvernements et bénéfices d'Eglise qui lui sont échus, tout cela fera de Mazarin un homme opulent, cette richesse excitant l'envie et le désignant à la réprobation des foules, d'autant qu'elle est plus ostensible encore par la somptuosité de son logis, ce Palais-Mazarin où il travaillera sans relâche à entasser, de toute nature et de toute provenance, une montagne d'objets d'art de haut prix.



Cependant, des fruits de cette destinée fabuleuse, le cardinal n'entend pas jouir égoïstement. En Italie, il a laissé toute une famille : pourquoi ne tirerait-elle pas profit de son élévation ? Deux sœurs surtout lui tiennent à cœur, la signora Martinozzi et la signora Mancini, avec leur progéniture. A l'appel de son protecteur naturel, de qui l'avenir paraît gros de promesses, tout ce monde, par vagues successives, fera irruption sur la terre de France.

« Le 11 septembre [1647], nous vîmes arriver d'Italie, raconte Mme de Motteville, trois nièces du cardinal Mazarin et un neveu. Deux sœurs et lui étaient enfants de la sœur cadette de l'Eminence, et la troisième nièce était Martinozzi, fille de la sœur aînée de ce ministre. » La mémorialiste poursuit : « L'aînée des petites Mancini était une agréable brune qui avait le visage beau, âgée d'environ douze ou treize ans. La

seconde était brune, avait le visage long et le menton pointu. Ses yeux étaient petits mais vifs. Mademoiselle Martinozzi était blonde ; elle avait les traits du visage beaux et de la douceur dans les yeux. »

C'est Mme de Noailles qui était allée chercher à Rome ce premier convoi, lequel comprenait : du côté Mancini, Laure-Victoire, Olympe et Paul ; du côté Martinozzi, Anne-Marie. Logés au Palais-Royal, où demeure la reine, on leur donne pour gouvernante la marquise de Sénécé. Les premiers mois de leur séjour à Paris connaîtront un calme relatif, mais déjà se profile à l'horizon la Fronde, avec son futur cortège de troubles et de convulsions. Ce sera pour commencer la révolte du parlement contre les édits royaux qui instituent des taxes nouvelles, et les désordres qui s'ensuivront. La reine et l'enfant royal doivent fuir la capitale. Un bref répit : la paix de Rueil, en mars 1649. L'attitude de Condé entraîne son arrestation, ainsi que celles de son frère Conti, et de son beau-frère Longueville. L'agitateur de profession qu'est Gondi, plus tard cardinal de Retz, ne fait qu'envenimer les choses. Plusieurs provinces entrent en rébellion. Mazarin est l'homme funeste qu'il faut abattre : il doit prendre le chemin de l'exil. Le 6 février 1651, par une porte dérobée, il quitte le Palais-Royal. Passant au Havre, où ont été transférés les princes, il ouvre les portes de leur prison. A Péronne, il retrouve les membres de sa famille, englobés eux aussi dans son bannissement. C'est un ordre du pouvoir judi-



ciaire, dont Loret, dans sa *Muse historique* du 11 janvier 1651, s'était déjà fait l'écho :

*Le parlement, deux jours après,  
A grand coup d'arrêts sur arrêts,  
(Qui sont de furieuses pièces)  
Fit sortir les trois chères nièces  
Tant de Paris que de la cour.*

Laure-Victoire, Olympe et Anne-Marie, sont donc là, dans cette ville de l'Artois ; Paul Mancini est venu les rejoindre. De la part du cardinal, le maréchal de Hocquincourt a heureusement pris soin de tous ces enfants, précieux dépôt à lui confié. Mazarin, après s'être arrêté à Sedan, et avoir longtemps hésité sur le lieu de sa retraite, a finalement trouvé refuge auprès de l'archevêque électeur de Cologne, Maximilien-Henri de Bavière-Leuchtenberg, qui l'a accueilli dans son château de Brühl, entre Cologne et Bonn, sur les bords du Rhin. De là, il continuera à administrer la France, par le moyen d'un réseau d'émissaires secrets qui le maintiendront en liaison constante avec la reine. En vertu d'une procuration générale donnée à Jean-Baptiste Colbert, jeune fonctionnaire alors inconnu qui s'était attaché à sa personne, la gestion de ses biens sera assurée et ses intérêts farouchement défendus.

A Brühl aura lieu au début de juillet 1651, le mariage de Laure-Victoire Mancini, promise à quinze



ans au duc de Mercœur, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il est piquant d'observer que ce fut au lieu de son exil que Mazarin aura réalisé la première des alliances qu'il avait rêvées pour ses nièces avec la fleur de la noblesse française ou européenne. La jeune épousée mourra en couches à Paris le 4 février 1657, à peine âgée de vingt et un ans.



Sa sœur Olympe, son frère Paul, et leur cousine Anne-Marie, étaient restés dans le château rhénan qui les abritait, surveillés par leur oncle Mazarin, et dans l'attente fiévreuse d'une fin de sa disgrâce. C'est ce qu'il adviendra bientôt. Jugeant l'heure propice, il prépare son retour. Le 24 décembre 1651, il franchit la frontière, fait halte quelques jours à Sedan, où il a fait venir son neveu et ses nièces. De toutes parts, on lui amène des troupes. Le 29 janvier 1652, il rencontre la reine à Poitiers où se trouvait la cour, à cause de l'entreprise séditieuse de Monsieur le Prince (le Grand Condé) qui a soulevé en sa faveur la Guyenne. Mais la population, au fond, était lasse de cette effervescence et n'aspirait plus qu'à la paix. A l'égard du cardinal, on assiste au revirement complet de l'opinion publique, phénomène que dès le 7 janvier 1652 Loret, dans son journal versifié, avait sur le mode plaisant annoncé :

*Tel qui disait « Le Mazarin,  
Le Mazarin, le Nazarin »,  
Avec un ton de révérence,  
Dit maintenant « Son Eminence. »*

C'est Condé surtout qui éternise la guerre, et durant plusieurs saisons il faudra encore batailler, témoin à Paris cette fameuse journée du faubourg Saint-Antoine qui coûtera la vie à Paul Mancini, neveu chéri de Mazarin. Ce dernier, de nouveau, doit s'effacer, mais il voit bien que ce ne sera pas pour longtemps. Le 5 février 1653, il rentre dans la capitale, triomphant. Son autorité ne sera plus contestée. Rien donc ne s'oppose à ce qu'il appelle à lui le reste de sa parenté.

Au mois de mars de cette année-là, arrivera à Paris un second lot de nièces : Laure Martinozzi, Marie et Hortense Mancini, et avec elles leur frère Philippe. Les deux mères, sœurs du cardinal, Mesdames Martinozzi et Mancini, les accompagnent, cette dernière ayant cependant laissé à Rome ses deux plus jeunes enfants, Marie-Anne et Alphonse, trop petits encore pour affronter un tel voyage.

Loret, le 7 mars 1653, célébrera cette venue des nouveaux hôtes de la France :

*Sans aucun accident sinistre,  
Les deux sœurs du premier ministre,  
Et trois autres nièces aussi,  
Sont à présent toutes ici.*

Coup sur coup, Mazarin va s'employer à donner à deux de ses nièces des époux princiers. Le 22 février 1654, Anne-Marie Martinozzi, l'une des voyageuses de 1647, dont Mme de Motteville avait dit qu'elle était « blonde avec de la douceur dans les yeux », sera mariée à Armand de Conti, frère du Grand Condé. Point beau certes, de petite taille et même un peu bossu : l'harmonie dans le ménage n'en sera pas pour autant affectée.

Peu après, ce sera le tour de la cadette, Laure Martinozzi, qui s'unira en mai 1654 au prince héritier de Modène — Alphonse d'Este. La Grande Mademoiselle a noté dans ses *Mémoires* que la cérémonie eut lieu à Compiègne et que ce fut « le prince Eugène, fils de la princesse de Carignan, femme du prince Thomas de Savoie » qui épousa par procuration la jeune fiancée. Sa descendance sera glorieuse si l'on considère qu'une fille du couple, Béatrice, deviendra l'épouse du duc d'York, le futur Jacques II, roi d'Angleterre. Le mari se voit nommer généralissime des armées françaises en Italie. Mais sa vie sera brève, laissant une veuve qui, en sa qualité de régente, gouvernera avec sagesse le duché.

La signora Martinozzi pouvait se dire heureuse d'avoir ainsi, grâce à son frère et en des conditions qui eussent été sans lui inimaginables, marié ses deux filles. N'ayant plus de raisons de demeurer à Paris, elle revient à Rome. Mazarin a voulu que le comte et la comtesse de Noailles fussent à ses côtés dans la perspective d'ame-



ner plus tard auprès de lui les deux derniers enfants de la signora Mancini, Marie-Anne et Alphonse. C'est de cette façon que la future duchesse de Bouillon aura pris pied, à l'automne de l'année 1655, sur le sol qui deviendra sa seconde patrie.



## II

### MARIANNE MANCINI, ENFANT PRODIGE

Le 26 janvier 1656, Loret, dans sa *Muse historique*, annonce l'arrivée à Paris de la septième et dernière née des nièces de Mazarin. La voici, telle qu'on nous la présente :

*Marie-Anne de Mancini,  
Fillette d'esprit infini,  
Cette nièce, jeune et jolie,  
Qui vint l'autre jour d'Italie,  
Et qui des plus grands de la cour  
Est le cœur, la joie et l'amour.*

Ce nom de Marie-Anne s'abrègera très vite en *Marianne*. C'est celui que nous garderons, en écartant bien entendu la particule qui suit et que, par flatterie et pour faire plus riche, mais abusivement, de nom-